

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Revue «*Studia missionalia*»

PRIER AVEC TOUKARAM

C'est une vérité maintenant fortement reconnue que l'Eglise est au-dessus des cultures, et que toute culture peut et doit trouver en son sein place et achèvement. Montrer le visage radieux de l'Eglise est même le propos de Jean XXIII réunissant le Concile et ce visage ne peut être que celui de la nouvelle Jérusalem,

« A cette vue tu seras radieuse,
ton coeur sera gonflé d'émotion,
les richesses des nations arriveront chez toi ».

C'est la vue des richesses des nations trouvant en elle leur épanouissement qui fera gonfler de joie le coeur de l'Eglise quand sa mission terrestre de rassembler toutes les grâces de Dieu éparpillées parmi les collines et les îles sera accomplie. Il est bien clair que c'est une vision prophétique, mais elle doit sans cesse tirer l'Eglise en avant et sans cesse la forcer à élargir l'espace de sa tente. C'est cette vision qui, à chaque nouvelle crise de croissance de l'humanité aide l'Eglise à prendre conscience des limites que lui a imposées son incarnation historique et qui semblent d'autant plus contraignantes qu'elle a mieux réussi son oeuvre réintégratrice.

Or aujourd'hui, malgré cette progressive prise de conscience de la vraie catholicité de l'Eglise, malgré les déclarations claires et répétées de nos Papes, trop peu d'efforts concrets ont été réalisés pour élargir l'espace de la tente du Christ aux peuples nouveaux qui se sentent appelés à y pénétrer; trop souvent, pour se glisser dans l'espace réduit qu'elle couvre actuellement, ils sont obligés de laisser à la porte ces richesses mêmes dont le contenu prophétique de leur histoire les a chargés, et le spectacle qu'ils donnent, caricature de la vision d'Isaïe est celui d'hommes nus que l'on a forcés à se dépouiller avant de les admettre à traverser le seuil. Qu'il est commun, ce cri douloureux d'un prêtre vietnamien :

« Qu'attendons-nous, nous Indiens, Chinois, Arabes, Persans, Vietnamiens, Africains de l'Eglise en état de Concile? Rien d'extraordinaire. Nous souhaitons devenir un peu moins la-

tinistes et un peu plus catholiques. Nous souhaitons que la voie soit ouverte pour la réalisation d'une catholicité qui s'exprime non seulement par une nomenclature géographique mais en termes culturels ... Nous souhaitons pouvoir reprendre d'un bout à l'autre le chemin des mages, la route de l'Épiphanie ».

Il ne devrait y avoir ni barrière, ni douane sur la route de l'Épiphanie. La Vierge de la Nativité ne repoussa ni l'or, ni l'encens, ni la myrrhe sous prétexte que c'était des produits étrangers: l'obole de la veuve ne doit pas être refusée même si sa piécette n'a pas cours dans le pays. Il n'est pas de pire aveuglement religieux que d'interdire aux gens de donner. Quand un homme monte à l'autel du Seigneur présenter son offrande, quand il porte dans ses mains levées ce fruit que son cœur a lentement mûri, comme la chair nouvelle qu'une femme nourrit avec amour dans le secret de son ventre, ce don, nul sacristain n'a le droit de l'en dépouiller parce qu'il n'est pas, conforme aux normes. Les chameaux de Madian et d'Epha n'ont pas de sens, si leur dos, fait pour porter des charges précieuses, est nu. Déjà les disciples croyaient bien faire en rabrouant les petits enfants qui voulaient s'approcher de Jésus: « laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi ». Et Pierre même aura à se justifier devant les chrétiens de la première génération qui s'inquiétaient de ce qu'il eût donné le baptême à des non-juifs: « Si donc Dieu leur a accordé le même nom qu'à nous, pour avoir cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je, moi, pour faire obstacle à Dieu »?

Qui sommes-nous donc en effet pour pour faire obstacle à Dieu? Le plus souvent, des ignorants, car, comme les disciples ou les premiers chrétiens, c'est avec la conviction de défendre la personne ou le message de Jésus-Christ, que, sans nous en rendre compte, avec l'inconscience du monde extérieur d'enfants d'une famille heureuse, nous refusons à des peuples nouveaux de prendre entre leurs mains leur histoire pour en faire offrande au Seigneur. Or, le fruit le plus intime de l'histoire d'un peuple et de sa civilisation est incontestablement sa langue. Tellement, que l'Esprit a choisi le symbole des langues pour exprimer, au jour de la Pentecôte, la réconciliation prophétique des peuples que l'Église a mission de réaliser peu à peu. Depuis Babel, la diversité des langues était le signe de la dispersion de l'humanité et les grands empires qui voulurent opérer de force une réconciliation éphémère s'efforcèrent toujours de détruire, avec l'individualité des peuples qu'ils soumettaient, leur langue, pour leur imposer leur propre

langue de conquérant. Le signe de la réconciliation vraie est au contraire la confluence des langues particulières, l'institution d'un chant parallèle à plusieurs voix où chacune retrouve l'autre dans ce qu'elles expriment ensemble. Les témoins de la Pentecôte dont le texte des Actes nous énumère fièrement les appartenances linguistiques s'étonnèrent d'abord d'entendre les Apôtres « publier dans notre (leur) langue les merveilles de Dieu ». Pie XII affirme dans *Evangelii praecones* que l'Eglise veut sanctifier les éléments propres à chaque peuple; mais la langue n'était-elle pas l'élément clé de la culture du peuple?

La confluence des langues, signe essentiel de la réconciliation vraie des peuples fut naguère trop souvent négligée voire combattue, au nom des exigences d'une fausse unité qui se serait exprimée par la domination d'une langue de culture particulière. Aussi, au lieu du choc psychologique d'attraction que produisit le phénomène des langues à la Pentecôte, pendant longtemps et maintenant encore les hommes d'Eglise provoquent un choc de répulsion devant le particularisme culturel au sein duquel ils ont enfermé l'appel universel de l'Epiphanie. St. Paul déjà posait la question essentielle au cours de la première grande controverse provoqué par l'expansion même de l'Eglise: faut-il pour devenir chrétien se faire d'abord circoncire? Et Toukaram au XVII^e siècle aurait pu dire: faut-il, qu'abandonnant mon indianité, je me latinise (ou me portugaise)? La réponse, en ce siècle de fer de l'évangélisation, étant positive, il est bien clair que Toukaram et ses pairs ne pouvaient penser s'asseoir à la table rétrécie de la famille chrétienne.

Nous savons maintenant, et le présent Concile fait briller cette vérité d'une lumière éclatante d'aube, que l'Eglise étant au-dessus d'elles ne saurait s'identifier à aucune des cultures particulières. Pourtant s'il nous faut constater que peu d'efforts encore sont faits pour réaliser concrètement cette reprise de conscience de l'universalisme de l'Eglise, cela ne saurait étonner car on se heurte dès l'abord dans cette entreprise à des difficultés quasi insurmontables. Il est en effet relativement facile de traduire un texte ou même une liturgie du latin par exemple en marathe. Or cela ne répond nullement à l'effort de catholicité exigé de nous aujourd'hui. Il s'agit au contraire d'intégrer des cultures nouvelles avec ce qui fait leur richesse c'est à dire leur passé et leur promesse d'épanouissement; traduire, c'est proprement renoncer à intégrer. L'expression des Actes que nous citons plus haut va beaucoup plus profond. Chaque langue est appelée à « publier les merveilles de Dieu », mais l'accent porte autant sur « merveilles » que sur « lan-

gue ». Chaque peuple découvre Dieu, mais dans des merveilles différentes. « Ce qu'il (Dieu) a d'invisible, dit St. Paul, depuis la création du monde se laisse voir à l'intelligence à travers ses oeuvres, son éternelle puissance et sa divinité ». Certes : mais s'efforçant ainsi à déchiffrer les signes du monde visible et de son histoire traditionnelle en langage divin, chaque peuple a lentement aiguisé son esprit de finesse à partir de reconnaissances différentes. Si bien que les mêmes choses ne disent pas les mêmes paroles aux différentes cultures et que finalement Dieu apparaît comme parlant à chaque nation son langage propre. Si donc c'est de ce langage-là que le Christ est le Verbe promis, c'est lui aussi que l'Eglise doit faire remonter vers le Père dans sa liturgie.

Or, quoique convaincu que la grâce du Père soit à l'oeuvre et travaille à travers l'histoire de tous les peuples de la terre et que, selon la belle expression de Clément d'Alexandrie, il y prépare la reconnaissance de son Fils selon des pédagogies différentes, nous faisons souvent encore preuve d'une diabolique timidité pour assumer dans le concret le secret de ces voies providentielles. C'est bien notre ignorance de l'oeuvre même du Père chez les peuples d'une culture différente de la nôtre qui rend ceux-ci aveugles au Christ que nous pensons leur faire découvrir. Le Christ que nous leur présentons ne possède par les traits que son Père leur a appris peu à peu à espérer et à attendre. Or c'est le propre même du mystère de l'Incarnation que le Fils de l'Homme naît au monde au sommet d'une longue histoire. Tout se passe comme si nous refusions à d'immenses pans de l'histoire humaine la possibilité de découvrir leur sens dans une histoire sainte.

C'est la tragédie de nombreuses situations missionnaires contemporaines ; il semble que des peuples entiers soient allergiques au message évangélique, qu'ils ne mouillent pas à la grâce. On a tout essayé, semble-t-il, en vain. Le Christ leur apparaît au mieux comme un étranger, au pire comme le prophète d'une civilisation impérialiste. Nous sommes donc conduits à ne plus nous efforcer d'imposer comme de l'extérieur un Christ que nous avons revêtu au cours des siècles des richesses de notre civilisation, mais à préparer la naissance du Christ de l'intérieur même de ces nouvelles civilisations ce qui suppose un effort considérable de connaissance. Le Christ put être reconnu par le petit peuple d'Israël parce qu'il accomplissait les prophéties et opérait les miracles que la tradition biblique avait fait attendre comme signes. Le Christ accomplit une histoire et se fait reconnaître à travers des signes attendus. L'Eglise doit s'insérer dans la même apologétique : elle ne peut être reconnue comme corps du Christ que si elle accomplit une

histoire et se fait reconnaître à travers des signes qui préexistent à sa naissance dans un nouveau peuple et l'y prépare.

Parmi les nombreux poètes mystiques indous qui ont contribué à élaborer l'univers des signes du divin propre à l'Inde, Toukaram que nous mentionnions plus haut est peut-être l'un de ceux qui peut le mieux nous aider à déchiffrer son étonnante simplicité. De son échoppe d'épicier de ce petit village où il vécut et mourut, son regard émerveillé apprit à reconnaître Dieu sous les choses les plus familières, les événements les plus humbles de sa vie et de son histoire. Comme toute la civilisation religieuse indoue suppose une économie de village, nous pouvons considérer le monde symbolique de Toukaram, pris dans sa totalité sinon dans tous ses détails, comme une bonne illustration de ce réseau très fin de signes révélant le divin.

Ainsi, réfléchissant sur son village dans son ensemble, l'épicier de Déhou, par contraste avec le climat d'égoïsme, de cupidité, de petites haines qui règne sur tout village, se représente l'humanité transformée par la religion comme un village où tous les habitants seraient des saints; et le climat de ce village idéal, signe du divin, serait l'amour:

Au village des saints
on respire l'amour
plus d'angoisse
plus de souffrance.

Au village des saints
on possède un trésor,
Dieu,
unique avoir, unique richesse.

Au village des saints,
une nourriture,
l'ambrosie du chant continu des hymnes.

Au village des saints
il n'est commerce que d'initiation:
les charrettes sont pleines d'amour
et distribuent le bonheur.

J'y resterai, mendiant d'amour,
J'y recevrai l'amour en aumône.

(P. XXIV = I. 1241)¹

¹ P. = Psaumes du Pèlerin tr. Deleury, Paris, 1956.

I. = Indu-Prakash edition (en marathe), Bombay, 1873.

La religion que suppose ce village transfiguré est centrée sur l'amour, et s'oppose donc à une religion faite uniquement de rites et de signes extérieurs. Utilisant une série d'images familières, Toukaram montre que le passage d'une religion extérieure d'observances, à une religion intérieure d'amour ne peut s'opérer que par le témoignage vivant du saint qui provoque un réajustement des valeurs religieuses :

Le chacal gronde?

il n'a pas encore vu le lion.

L'océan rugit?

il n'a pas encore vu le sage Agastya.

On parle de renoncement?

on n'a jamais rencontré encore de belle femme.

On se vante de hauts-faits?

on n'a pas rencontré un vrai guerrier.

Le silex miroite?

il n'y a pas de diamant à côté.

La lampe d'huile éclaire?

le soleil n'est pas encore levé.

Chapelets, fards sacrés?

Toukaram ne s'est pas encore montré.

(P. XXXI = I. 2783).

En vérité pour Toukaram, le signe privilégié du divin dans notre monde est le saint: ce dernier est la présence sensible du Seigneur. Il attire le Seigneur sur la terre; c'est pour répondre à son amour que Dieu se revêt d'une forme visible qui comble le désir de son coeur. L'amour appelle Dieu: celui qui aime d'amour total, étant en relation directe avec Dieu devient pour les autres hommes le lieu privilégié de la divine Présence. Aussi le plus haut rite que l'homme puisse célébrer est de se mettre au service des saints:

Que je sois, Seigneur,

petit caillou, grosse pierre ou poussière

sur une route de pèlerinage

pour être foulé par les pieds des saints!

Que pourrais-je te demander d'autre?

C'est le bonheur inaltérable,

nulle crainte qu'il ne passe.

Que je sois, Seigneur,
 socque ou sandale aux pieds des saints,
 que je sois leur chat, leur cochon, leur chien,
 pour être près d'eux à manger leurs restes!

Que je sois, Seigneur,
 la marche qui descend au puits,
 au ruisseau, à la rivière,
 pour être foulé par les pieds des saints!

Qu'importe la place où tu me mettes
 si les pieds des saints me touchent!

(P. LXXXIX = I. 4092)

Mais si le saint est signe de Dieu, comment le reconnaître? Toukaram est fort conscient de l'existence de faux saints, comme aussi de saints égarés. L'Inde a toujours abondé en « sadhus » de toutes sortes, même sans tenir compte des charlatans innombrables. Or pour lui, ce qui fait le saint, ce n'est pas la science abstraite: il compare les 'pandits' à des ânes et les tient en petite estime:

Comme un âne qui porte son bât,
 tu tournes les pages des livres
 sans comprendre ce dont les sages les ont chargées!

(P. LXXXIII = I. 4392)

Ce n'est pas non plus l'ascèse minutieuse des 'yogins': Toukaram certes en admire le courage et l'endurance, mais il est convaincu qu'ils s'efforcent en vain:

Les yogins, à force d'efforts,
 ne voient qu'en image
 ce que nous autres avons devant les yeux.

(P. XC = I. 704).

Le saint pour lui est le chanteur inspiré qui a tout abandonné pour se livrer à un constant dialogue avec Dieu. Il nous a laissé une admirable description du saint selon son cœur:

Arbres des taillis
 bêtes des forêts,
 sauvages amis qui chantent pour moi.
 Rester en solitude avec eux m'est plaisir,
 loin du péché, loin du mérite.

Ma tente est l'espace,
mon lit la terre
où mon coeur dénoué se délasse.

Un pagne, une gourde
combent mon corps.
Le vent compte mes heures.

Mon repas, chanter la geste du Seigneur,
mon dessert, prier dans la nuit.
Je ne mange ainsi que des plats choisis.

Mon coeur ignore la solitude,
il dialogue, dit Toukaram.

(P. XCVII = I. 2481).

C'est encore le saint, signe de Dieu pour les autres, qui sait découvrir pour lui autour de lui les choses sur lesquelles son constant dialogue avec Dieu s'appuie. Grâce à lui, les choses se mettent à parler, à révéler Dieu, permettant ainsi de réaliser cette extraordinaire pénétration du sacré dans le profane que l'on constate en Inde :

Partout je vois tes empreintes ...

De partout, mon Dieu, tu me pénètres,
espoirs, occupations, plus rien de terrestre.

Mon unique conversation, parler de toi,
tes noms, tes gestes, ta gloire.

Le riz, les fruits, le bétel que je mange,
des offrandes rituelles pour toi.

Ma marche, une procession autour de toi,
mon sommeil, une prostration devant toi.

Tout ce que je vois, tout ce que j'entends
seul ton visage, seule ta voix.

(P. XCVIII = I. 1830).

Dans un autre hymne, admirable, Toukaram reprend ce thème fort paulinien de la sacralisation de notre vie quotidienne, à travers une extraordinaire transposition des rites que l'on a coutume de célébrer pour les statues des temples : les vrais actes rituels sont ceux de ma vie de tous les jours :

Mes paroles sont les perles
dont j'ai fait une parure
pour adorer le Nourricier.

Ma foi est la nourriture
dont j'ai composé un repas
pour rassasier Narayana.

Ma vie est l'eau iustrale
que j'ai versée sur ses mains.
Mon esprit est son rince-bouche.

Mes sens extasiés sont le frais bétel
dont j'ai enveloppé sa chique.
J'ai couronné son front de Toulsi.

Mon amour exclusif est la lampe
que j'ai préparée pour sa nuit.
Mon corps est le coussin offert à son sommeil.

Ainsi Touka célèbre sa liturgie silencieuse.
Il a ouvert au sommeil de Dieu
la grande salle de son cœur.

(P. XCV = 1. 504).

Si ce sont de tels saints qui constituent pour Toukaram et les siens les signes privilégiés du divin, si c'est une attente de cette qualité qu'il s'agit pour l'Eglise de Jésus de combler, alors comme terriblement inadéquat apparaît immédiatement l'effort missionnaire tel qu'il s'est jusqu'à présent dépensé, malgré son exemplaire générosité. C'est des hommes de la famille des St. François et des St. Jean de la Croix que l'Inde recevra le message évangélique, des hommes dont on puisse parfois se demander, comme le firent au sujet des Apôtres les témoins de la Pentecôte, s'ils ne sont pas ivres. Ivres de Dieu.

L'autre signe du divin que nous voudrions envisager ici, mais il y en aurait bien d'autres encore à étudier tant la grâce du Père a produit de fruits abondants sur cette terre privilégiée, concerne encore les saints. Le saint en effet ne se présente pas comme un être météorique qui atterrirait soudain un jour d'un ciel sans nuage: il s'insère au contraire dans une ligne, mieux dans une lignée dont il se sait l'héritier. Dieu ne cesse de parler aux hommes par ses saints, et la preuve qu'il parle encore est qu'il a déjà parlé. Chaque fois que le cri d'amour d'un saint en détresse est monté vers lui, Dieu est venu à son aide:

Sur la rive de sable Poundalik
 se roulait et se prosternait:
 l'invisible se fit visible
 il ne vit plus rien d'autre.
 Le Donneur d'amour prit forme,
 il fit pleuvoir l'ambrosie.

Jadis le jeune Oupamanyou
 naquit, pauvre infirme,
 il ne voyait ni ne marchait
 comme le font les autres hommes.
 Alors, se roulant sur la route
 il partit, gémissant le nom du Seigneur.
 Le Seigneur entendit son appel
 et courut à son aide.

Encore dans la matrice, Chouka
 jadis devint aveugle:
 lassé de vains pèlerinages
 il n'avait souvenir que de malheur.
 Alors Toi, Berger divin, lui dis:
 « Ne crains plus ce que tu souffris ».
 Il accourut à son aide
 et le sauva de la honte.

(P. IX = I. 427).

.
 Le nom du Seigneur a payé rançon
 pour les hommes des plus viles castes:
 Le potier Gora et Rohidas le savetier,
 Kanhopatra la danseuse et Dadou le cardeur,
 Kabir le tisserand, Latiph le musulman et le barbier Sena,
 Cokhamela, Vanka, ces parias ...
 Interroge donc les livres,
 le Nom sauva tant de déchus
 que j'en ignore même le nombre!

(P. XXVII = I. 426).

Ainsi les merveilles que toute langue est appelée à célébrer
 dans une universelle Eucharistie ne sont pas seulement des hom-
 mes et des choses alentour, mais la grande geste de Dieu à tra-
 vers une histoire, comme le chante le Psaume 77 :

Nous l'avons entendu et connu,
 nos pères nous l'ont raconté;

nous ne le taïrons à leurs enfants,
 nous le dirons à l'âge qui vient:
 les titres du Seigneur et sa puissance,
 ses merveilles telles qu'il les fit ...

C'est ici que nous aurions la tentation d'être le plus timide, en hésitant à reconnaître concrètement au Christ son titre d'Héritier de toutes choses, en lui refusant l'héritage des grâces que son Père a répandues en d'autres traditions que la nôtre. Est-il donc impossible à l'Eglise de revendiquer pour siennes les grandes figures religieuses du passé hindou et de tenir à l'Inde le même langage qu'elle tint aux juifs naguère:

Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de nos pères a glorifié son serviteur Jésus que vous, vous avez livré e que vous avez renié ...

Si l'un des signes de Dieu que l'Inde a appris à déchiffrer est sa fidélité, peut-on espérer qu'elle reconnaisse un jour le Seigneur Jésus si elle ne peut voir en lui, de quelque façon, le Dieu de ses pères, si elle ne voit enfin en lui le visage humain de Celui qui resta pour elle, des millénaires, le sans-visage:

Visage levé, je murmurais
 sans fin ces mots « moi, lui »
 qui réveillèrent le sans visage
 affolèrent d'amour le Donneur ...

Ces deux mots sont la route
 qui toujours conduisit les saints.
 Ils sont sauvés, sauvés,
 et tant d'autres par cette foi.

Dénoue les attaches du Monde,
 dévoue-toi à cette seule foi.
 c'est le chemin que tracèrent
 tous les saints de jadis, dit Touka.

(P. XCVI = I. 426).

G. A. DELEURY, S. J.
 Poona